

## APRÈS COUP

par PHILIPPE LANÇON

# Le pont-aux-âmes



« Vous vous souvenez peut-être, vous, téléspectateurs, que ce conflit paraissait terriblement lointain... »

Pendant le siège de Sarajevo, Patrice Barrat tourne, chaque jour, deux minutes de vie dans une rue, toujours la même. Immeuble par immeuble, palier par palier, il filme les civils en guerre dans leur vie quotidienne, et les téléspectateurs européens les retrouvent, chaque soir, côté canapé. Ce sont les otages de Sarajevo, au 533<sup>e</sup>, 534<sup>e</sup> jour, etc. On suit cet homme quand il part, à l'aube, avec une brouette vide pour la ligne de front. On suit cet enfant qui fabrique un bunker avec ses copains, mais dit: « J'aimerais que cette guerre finisse et que nous, on arrête de jouer à la guerre. » Le réalisateur, retourné là-bas pour un émouvant documentaire, est un humaniste. Avec ses deux minutes de vie en guerre, explique-t-il vendredi sur Arte, il voulait chaque jour nous montrer, à nous, téléspectateurs assis, des hommes « debout », pas de la chair humanitaire, et « qu'on puisse croire que ça se passait à Londres ou à Paris ». Et tandis qu'on retrouve, quatre ans plus tard, l'homme à la brouette ou l'esthéticienne d'un optimisme désespéré, Barrat dit: « J'espérais que vous alliez vous arrêter un instant, entre pub et dessert, pour un instant seulement, que la distance entre la vie ici et celle de quelqu'un là-bas aurait pu s'estomper. » Le documentaire s'intitule: « Qu'avez-vous vu de Sarajevo? » « Vous », c'est nous.

Barrat voudrait qu'on ait la mémoire des images, et que cette mémoire puisse être celle du cœur. Il veut croire que la télévision est autre chose que cette machine à produire de l'émotion et du temps qui passe, du divertissement et de l'oubli; que les téléspectateurs en paix puissent saisir les intermittences du cœur de ces hommes en guerre, puis en après-guerre; que par le biais de l'écran dévorant et indifférent, il passe enfin quelque chose. Pas un chèque, ni une indignation-minute, mais une expérience commune. Une trace, en somme, et comme un échange. Barrat essaie de bâtir un pont-aux-âmes. On sent qu'il en doute (il n'a pas tort), mais qu'il continue de rêver (il a raison). Il le répète en repassant les vieilles images de la rue en guerre, et en y mêlant celles d'aujourd'hui: en retrouvant les survivants vieillissés, les enfants devenus adolescents, le chômage après la guerre. On apprend qu'un homme s'est laissé mourir de chagrin après la mort de sa femme lors de l'attentat du marché de Sarajevo: on les revoit, en 1992, lorsqu'ils racontaient leur espoir d'une vie « comme avant ». Ensuite, une voisine raconte la fin de l'homme au fond d'une cage d'escalier. A Sarajevo, les gens ne savent plus où ils en sont: leur passé est devenu une plaie et ils ne voient pas leur avenir. Une femme résume: « Pendant ces années, vous avez essayé de montrer un peuple qui essayait de survivre. Ce que j'attends de votre film, c'est qu'il montre qu'aujourd'hui nous avons besoin d'une autre aide. Les combats pour la vie nous rendaient tous solidaires. Maintenant, avec la situation économique, nous n'avons plus de raison de vivre. C'est ce qui nous fait peur: nous avons peur de la vie. » Bref, ils nous ressemblent ●